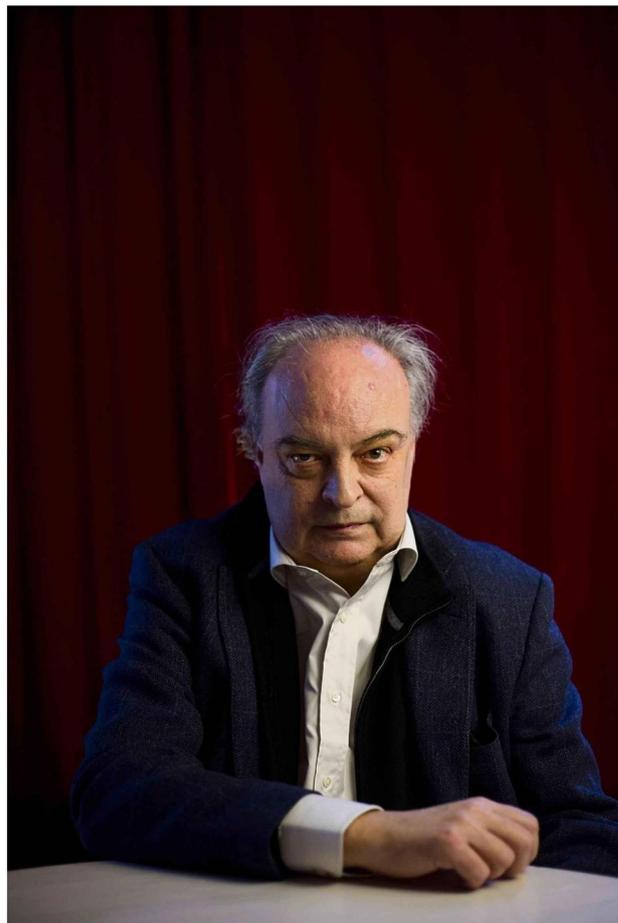




Livres

Du bonheur de se perdre avec Enrique Vila-Matas

Dans «Montevideo» comme dans l'ensemble de son œuvre, l'écrivain espagnol chante les vertiges de la littérature en plongeant ses personnages dans des labyrinthes narratifs joyeux et fantastiques



Enrique Vila-Matas imagine un écrivain qui rencontre le succès avec un livre autour de l'agraphisme (le fait d'être incapable d'écrire) et qui se retrouve soudain frappé du même mal. (*Imago/El Mundo*)

Marco Dogliotti

D'un livre à l'autre, Enrique Vila-Matas se consacre invariablement au même thème principal: la figure de l'écrivain écrivant et lisant, lisant et écrivant. Son nouveau roman, *Montevideo*, ne fait pas exception en mettant en scène un double romanesque dont la biographie ressemble à s'y méprendre à la sienne. Fidèle à sa méthode, il y célèbre la littérature à sa façon, joueuse et joyeuse, sans la sacraliser, la meilleure manière de l'aborder sérieusement étant de le faire sans trop de sérieux. S'il aime truffier ses pages d'emprunts ou de citations glissées sans crier gare dans le texte, les innombrables citations présentées comme telles sont volontiers traficotées. Si bien qu'on peut être uniquement certain de l'authenticité des citations prêtées à des écrivains imaginaires.

Les imbéciles digitaux

Une furieuse envie s'emparera de nous de découvrir l'œuvre de Madeleine Moore, la grande amie du narrateur, qui bien entendu n'existe pas dans la réalité. Madeleine Moore, plasticienne et autrice d'un seul livre, mais quel livre, d'une radicalité extrême. Tenante de la «littérature expansive», elle a eu «le bon goût original» de se tenir à l'écart des «imbéciles digitaux» et des modes littéraires de son temps, l'autofiction et la non-fiction. A propos desquelles elle exprime des avis que ne renierait pas Enrique Vila-Matas: la première n'existe pas car tout récit, à commencer par la Bible, relève de l'autofiction; la seconde non plus, car tout est fiction.

Le narrateur de *Montevideo* a connu un certain succès avec *Virtuoses de la disparition* – clin d'œil à *Bartleby & Compagnie* dans lequel Vila-Matas traitait de l'agraphisme sous toutes ses formes en dressant un inventaire des écrivains, frappés du *syndrome de Bartleby*, ayant refusé ou cessé d'écrire à l'instar de Bartleby le scribe, mythique personnage de la nouvelle d'Herman Melville. Or voilà en quelque sorte le narrateur rattrapé par son œuvre, incapable d'écrire ne serait-ce qu'une seule ligne. Est-ce à cause d'une fréquentation trop prolongée de la case deux de sa typologie des tendances narratives, «celle de ceux qui *délibérément* ne racontent rien»? Serait-il réduit au silence pour s'être davantage préoccupé du rythme de la phrase que de celui de l'intrigue?

Se lever aux aurores

Que faire, suivre la voie tracée par les «écrivains de jadis»? S'en remettre à «la terrible discipline de l'esprit» des «écrivains français», Valéry en tête? Se lever comme ce dernier aux aurores et revêtir un châlè? Se

laisser aller au contraire, avec une élégante indolence, à «la voie du désespoir contrôlé»? Le narrateur ne devrait-il pas, comme le lui suggère Moore, se «rendre compte que le plus important n'est pas de mourir pour les idées, les styles, les théories mais plutôt de faire un pas en arrière et de prendre ses distances avec ce qui nous arrive?» Vila-Matas prend plaisir à mettre son personnage au supplice: au narrateur désormais sans voix, la vie n'a de cesse de proposer des situations inédites, étranges ou inquiétantes, «exigeant d'être racontées».

Dans la chambre 205

Comment le narrateur pourrait-il faire ce pas en arrière, alors qu'il est invité à Montevideo et que l'occasion s'offre à lui d'«essayer de vérifier ce qui se passe quand on entre dans un espace fictif»? Il se trouve que dans cette ville, au sujet de laquelle il a des années durant éprouvé «une sorte de *saudade* secrète, mélancolie d'un lieu que je n'avais pas connu», dans une certaine chambre de l'Hôtel Cervantes, les écrivains argentins Julio Cortazar et Adolfo Bioy Casares ont posé sans se concerter le décor de deux nouvelles à la structure étonnamment similaire. Il se trouve que derrière l'armoire de la chambre 205 se trouve une porte dérobée, «le lieu précis où le fantastique fait irruption dans la nouvelle de Cortazar», qui donne sur la chambre voisine. Dans un lieu à la fois réel et fictif, le narrateur ouvrira la porte et visitera la chambre, qu'il ne pourra plus ouvrir ni visiter le lendemain car elles auront toutes deux disparu.

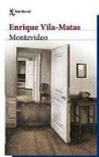
Dans chacun des fragments portant des noms de villes qui composent le roman, un narrateur progressivement gagné par la paranoïa – ne serait-il pas victime d'une machination d'une société secrète d'amateurs de Cortazar? – entreprend des voyages singuliers, cherchant le port ou la porte permettant d'ouvrir sur un nouveau livre. Voyages dans son esprit et sa bibliothèque pour entreprendre en quelque sorte une «biographie de son

style». Voyages dans des pays où il passera l'essentiel de son temps dans une chambre. Et où l'on constatera qu'aussi bien dans son esprit que dans les chambres règne la plus grande confusion, l'ambiguïté la plus totale.

A Cascais, où le narrateur est l'invité d'un festival de cinéma, l'acteur Jean-Pierre Léaud, icône de sa génération, occupe la chambre contiguë à la sienne. Au cours d'une nuit terrible, il entend le héros des *Quatre Cents Coups* de Truffaut éclater 400 fois au moins d'un rire dément en lisant dans ses pensées décosues, et probablement aussi parce qu'il porte un «pyjama mal assorti à l'océan», tandis que dans sa propre chambre retentit le «rire démoniaque de l'oncle de Kafka».

Spécialiste des congrès insolites

Tout se complique ultérieurement dans le fragment intitulé Bogota. Le narrateur s'y retrouve enfermé dans une chambre où Madeleine Moore a conçu spécialement pour lui, au cœur de sa rétrospective personnelle au Centre Pompidou, une «austère recreation de l'enfer». Pendant qu'une voix lui suggère de manière insistante «tu es à Bogota», une autre répète en boucle «les pires phrases» qu'il a écrites, tandis qu'il se retrouve simultanément à Saint-Gall en train de participer au «Congrès de l'ambiguïté» à l'invitation de son amie Yvette Sanchez, spécialiste dans l'organisation des colloques les plus insolites. Pour notre plus grand bonheur, en maître de l'ironie et des mises en abymes au sommet de son art, Vila-Matas nous égare dans des labyrinthes subtils dont nous n'avons aucune envie de nous extraire. ■



Genre Roman
Auteur Enrique Vila-Matas
Titre Montevideo
Traduction De l'espagnol par André Gabastou
Editions Actes Sud
Pages 266



Lire un extrait avec Payot Libraire.